ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de Mme Annette Brierre

Le 14 décembre 2002

Discours de bienvenue de Madame Hélène Charpentier, de l'Académie de Béarn

Monsieur le président, chères consœurs, chers confrères, mesdames, messieurs, chère An nette,

C'est un honneur et un plaisir pour moi d'accueillir dans cette Académie l'une des meilleures « plumes » de la presse de notre région, dont nous avons pu longtemps lire les articles dans *Sud Ouest*. Lorsque j'appris que j'avais été désignée pour cette mission, j'en fus très heureuse : j'avais ainsi l'occasion

d'aller interviewer celle qui avait elle-même réalisé tant d'interviews de personnalités diverses au cours de sa carrière. Je voulais savoir quand, comment et pourquoi elle était devenue journaliste, et cet entretien fut riche d'enseignements en tous points. Si l'on peut parler de vocation, c'est bien à propos d'Annette Brierre : dès l'âge de treize ou quatorze ans, elle a voulu être journaliste, mais cet objectif a été difficile à atteindre. C'est cet itinéraire dont je voudrais retracer les grandes lignes devant vous, un itinéraire professionnel mais aussi géographique, puisque rien ne la prédestinait à venir vivre et travailler en Béarn.
Ses origines familiales en effet se situent dans le Nord de la France, à Roubaix, où son grand- père maternel dirigeait une filature de coton. Son père, né à Verviers, en Belgique, d'une mère qui était d'une lointaine origine basque, avait séjourné en Argentine-comme l'ont fait beaucoup de Basques et de Béarnais. Après avoir travaillé dans la filature de laines paternelle, il s'était, après la crise de f 929, reconverti dans les produits laitiers : au début de la guerre, il dirigeait une beurrerie en Normandie, dans le Cotentin, non loin des futures plages du Débarquement, à Valognes - le « Versailles normand » qui, par une coïncidence curieuse, se trouve être aussi le berceau de ma famille du côté maternel. Mais Annette Brierre ne devait pas naître à Valognes : les hasards de la guerre ont fait qu'elle a vu le jour dans le Berry, à Buzançais, non loin de Châteauroux. Une fois son père démobilisé, la famille revient à Valognes où elle passe les premières années de la guerre, avant de poursuivre son périple en Basse- Normandie, à Alençon, au moment de la Libération, puis dans les environs de Vire. Ses souvenirs d'enfance sont particulièrement liés au village de Mesnil-Clinchamps, à son école rurale où elle se rendait en galoches, apportant sa gamelle pour le repas du midi. Ensuite, c'est un séjour à Vire, au milieu des décombres de la ville bombardée.

Enfin, la famille, remontant en direction du Nord, s'installe à Compiègne en 1950. Elle compte alors cinq filles et un garçon. Les filles accomplissent leur scolarité chez les Ursulines. Annette n'en garde pas le meilleur souvenir, mais y obtient tout de même son bac philo. Elle voudrait déjà, depuis plusieurs années, devenir journaliste, mais ses parents n'y sont pas favorables et elle doit aller suivre une formation de secrétaire bilingue dans un lycée technique parisien, près de la gare du Nord ; ces années sont plutôt sinistres, mais elle obtient son BTS et commence à travailler comme secrétaire pour gagner sa vie.

Pour devenir journaliste, si l'on n'est pas passé par une école spécialisée, on peut toujours mettre le pied dans un journal, en découvrir le fonctionnement, chercher à s'y rendre utile. C'est ainsi qu'Annette Brierre se rend souvent au *Parisien*, où elle va au « marbre » regarder la fabrication du journal et s'y faire connaître. Mais il n'y a pas de travail pour elle et on lui conseille d'aller en province faire un stage avant de « remonter » à Paris. C'est ainsi qu'elle débarque à Toulouse en 1964 et se présente aux bureaux de *La Dépêche*, puis de l'ORTF, où on lui dit qu'elle a une voix « radiophonique », mais sans l'engager tout de suite. Finalement, c'est dans l'agence Sud-Ouest à Toulouse qu'elle est embauchée pour un stage d'été, et doit rédiger son premier « papier » le 14 juillet. Ayant rencontré son futur mari, elle refuse d'aller à Bordeaux comme le lui propose Henri Amouroux, et elle est bientôt engagée à *La Dépêche*, dès le mois de novembre 1964, d'abord pour les faits divers - elle fait des permanences au commissariat de police - puis à la rubrique « Éducation ». Elle reste presque cinq ans dans ce journal ayant de démissionner en 1969 pour raisons familiales : elle suit son mari d'abord à Argelès- Gazost puis à Pau, où sa fille naît en février 1970.

Comme elle désire à nouveau travailler, René Mauriès, rédacteur en chef de *La Dépêche,* demande à Henri Amouroux de la reprendre à l'agence de Pau du journal *Sud Ouest*, dirigée alors par notre confrère Louis Laborde-Balen. Elle redémarre au bas de l'échelle, comme pigiste, d'abord à mi-temps, puis à plein temps, et poursuit sa carrière à Pau ; son fils y est né en 1981. Mais, en 1988, pour des raisons personnelles, elle désire partir : elle va rejoindre le siège de Sud-Ouest à Bordeaux. Elle y restera jusqu'en 1998, d'abord au service général, avant de s'occuper plus particulièrement du fait religieux. Elle s'intéresse à toutes les religions et réussit, après bien des difficultés, à pénétrer la communauté musulmane. Pour l'Église catholique, elle rencontre le père Eyt quand il est nommé archevêque de Bordeaux - elle l'avait déjà interviewé en 1981 lors de sa nomination à la tête de l'Institut catholique de Paris. Elle ira à Rome avec une forte délégation de Béarnais et de Bordelais lorsqu'il sera créé cardinal par Jean-Paul II en novembre 1994.

Son intérêt pour le fait religieux la pousse à entreprendre la réalisation du *Guide du reporter dans le monde des religions*, dans une collection lancée par France 3 en collaboration avec l'I UT de Journalisme de Bordeaux. Après quatre ans de recherches et de rédaction, l'ouvrage paraît en octobre 1999 et constitue une mine d'informations théoriques et pratiques sur les différentes religions pratiquées en France. Maintenant encore, elle continue à s'intéresser à ce sujet et consacre une bonne part de son temps à approfondir ses connaissances en matière de religions et à organiser rencontres et débats dans des cadres divers, entre autres à l'abbaye de Belloc.

Mais en 1999 - elle était déjà, depuis un an, de retour à Pau après dix ans de vie bordelaise et quelques mois passés à Auch -, elle éprouve le désir de revenir en Béarn pour faciliter les études de son fils à Tarbes. C'est à l'agence Sud-Ouest de

Pau qu'elle va terminer sa carrière, le 1 "octobre 2000 : la boucle est bouclée. Elle s'installe à Pau, dont elle a choisi de faire son port d'attache et où vivent sa mère et sa sœur Nicole et Pascale, ici présentes. Sa fille et ses petits-enfants, résidant à Toulouse, ne sont pas loin non plus.
Comme elle vous le dira elle-même mieux que moi, elle aime le Béarn, pour ses paysages, son mode de vie et aussi pour les Béarnais dont elle apprécie, entre autres, l'impertinence. Elle connaît particulièrement bien notre région, sous tous ses aspects, comme le prouvent deux livres qu'elle a publiés lors de son dernier séjour à Pau :
- *Le Ludion et les étoiles*, en 1984, consacré à deux cents ans d'histoire et d'amitié aéronautique franco-américaine, de 1785 à 1985, c'est-à-dire des premiers aérostiers jusqu'à l'astronaute Patrick Baudry, en passant bien sûr par les frères Wright et leur séjour au Pont-Long, au début du XX' siècle.
- *Béarn puissance quatre,* en 1989, où elle analyse, en collaboration avec Jean-Paul Chain- trier, les quatre « ors » du Béarn : or blanc de la montagne, or noir du pétrole, or vert de l'agriculture et or gris de la « matière grise », celle de l'université, de l'informatique, entre autres. En tant que journaliste et écrivain, elle a donc déjà bien mérité du Béarn ; puisse-t-elle continuer longtemps encore à y travailler, dans la liberté que donne la retraite et nous faire profiter de ses recherches et de ses réflexions sur la région comme sur les religions, dans l'esprit de tolérance qui la caractérise et qui est l'un des fondements de cette Académie ! ■

****

Discours de remerciements de Madame Annette Brierre, nouvelle académicienne

Monsieur le président, chères consœurs, chers confrères, mesdames, messieurs, chère Hélène,

Avant d'essayer de trouver les mots pour vous dire pourquoi j'ai choisi de revenir à Pau, après un exil de dix ans à Bordeaux, pour y vivre, je l'espère, une longue et paisible retraite selon la formule consacrée, je voudrais vous parler brièvement du journalisme, « *le plus chatoyant des métiers* » comme l'écrit si justement Françoise Giroud. Ce métier, ou plutôt cette profession, je l'ai exercé pendant près de quarante ans. Pour moi, ce fut une délicieuse passion, très tôt découverte.
Françoise Giroud, encore elle, mais en la matière je la considère comme un maître, définit ainsi les journalistes : « Ce sont des artistes, il y en a de bons et de mauvais, mais ce sont des artistes, angoissés par leur page blanche... Il ne faut pas les engueuler. Il faut les aider à extraire d'eux- mêmes le meilleur. Alors ils seront heureux. » *Et quand on est heureux, on est bon, évidemment !*
Que me reste-t-il de ces presque quarante années heureuses de journalisme au quotidien ? Quelles impressions fugitives me viennent en mémoire lorsque je repense à ces longues années de travail vécues le plus souvent dans l'enthousiasme et la gaîté ?
- D'abord, on ne sait jamais, en se levant, de quoi sera composée la journée qui commence. Le travail du localier polyvalent, comme nous le sommes tous plus ou moins, c'est bien sûr de suivre l'agenda de l'actualité mais on ignore en

général ce qui se cache derrière tel ou tel événement, telle ou telle personne interviewée ou seulement rencontrée au détour d'un trottoir.

- Et puis, on découvre très vite que la vraie beauté des choses est tapie au coin de la rue, dans un regard, une parole, une poignée de main, une discussion et non pas forcément à Tombouctou ou aux îles Sous-le-Vent.
- Il me reste également cette impression peu agréable qu'il est facile de manipuler, de trahir, de travestir, d'influencer soit volontairement, soit par incompétence. Chacun, du ministre en déplacement à l'écrivain couronné par le prix Concourt, de l'enfant malade condamné à brève échéance au mathématicien torturé par la résolution d'un théorème, de l'homme politique attentif à son image au policier de permanence le dimanche au commissariat, chacun aime à être écouté, entendu et compris. Notre rôle consiste à décrypter sa parole, à la rendre limpide pour tous, le plus honnêtement possible.
- Nous sommes là pour raconter des histoires, seulement raconter des histoires, et non pas pour donner des leçons. D'autres s'en chargent bien volontiers !
- *À mes débuts, à* La Dépêche du Midi *à Toulouse, mon rédacteur en chef m'avait prévenue :* « Pour faire ce métier*; m'avait-il dit,* il faut une bonne santé physique et morale. Ce sont les deux qualités indispensables. *» Il avait raison.*
- Les illusions, la fraîcheur d'âme s'étiolent au fil des ans, malmenées qu'elles sont par les réalités souvent sordides auxquelles nous sommes confrontés. Il faut absolument protéger son jardin secret, si l'on ne veut pas sombrer dans l'amertume ni désespérer de la condition humaine.
- Nous sommes des jongleurs, des saltimbanques, j'oserais dire des bateleurs. Nous sommes avides du monde et de l'espèce humaine. Nous aimons aussi la désinvolture et

l'impertinence. Nous savons être graves mais, je l'espère, jamais ennuyeux.

- La plupart du temps, nous n'ignorons pas qu'il peut y avoir du vitriol à la pointe de notre plume. Nous pouvons tuer, assassiner par une insinuation, une perfidie, une information fausse. Notre responsabilité est énorme et, comme aimait à le dire Jean-Marie Cavada lorsqu'il présentait à la télévision cette très belle émission que fut *La marche du siècle : « Nous sommes les derniers remparts de la démocratie. »*

Pour terminer, permettez-moi de vous raconter une anecdote qui m'a beaucoup marquée. Il y a quelques années, je couvrais ici au palais de justice une session d'Assises regroupant trois procès de femmes meurtrières.

L'une d'elle, une jeune Basquaise, avait tué son beau-fils de dix ans, le fils de son mari. La jeune femme, très catholique, cheftaine de louveteaux, excédée par l'enfant, l'avait un jour tué « en lui tapant la tête contre les parois d'une baignoire, comme le battant d'une cloche », précisait l'acte d'accusation.

Un expert-psychiatre était venu à la barre, comme il est habituel. Ce médecin, le docteur Chan- seau, bien connu pour la qualité de ses expertises, avait si profondément analysé le processus psychologique ayant conduit au drame que la meurtrière, comprenant pour la première fois ce qui s'était passé en elle, était tombée en syncope au banc des accusés et avait dû être hospitalisée. Elle avait été condamnée à sept ans de réclusion criminelle et incarcérée à la prison des femmes de Rennes. J'avais raconté ce procès dans *SudOuest e*n mentionnant le nom du médecin-expert et le compte-rendu avait été publié toutes éditions. Quelques années plus tard, lors d'une nouvelle session d'Assises, je retrouvais le docteur Chan- seau et lui demandais des nouvelles de la jeune Basquaise dont l'histoire m'avait bouleversée.

Et voici ce qu'il me raconta : après avoir lu l'article de *Sud Ouest,* une mère de famille lui téléphona pour lui dire qu'elle vivait une situation de violence identique avec son propre fils et qu'elle avait très peur de passer à l'acte. Elle rencontra le médecin qui dénoua la situation de crise et la mit en rapport avec la jeune meurtrière incarcérée. Les deux femmes entreprirent une correspondance régulière, s'aidant mutuellement et devenant amies. Il n'y eut pas de passage à l'acte.

Cette simple histoire suffirait, s'il en était besoin, à justifier toute ma carrière. Maintenant, pourquoi suis-je revenue en Béarn alors que, naturellement, d'autres provinces pouvaient m'attirer ?

C'est en entendant le professeur Christian Desplat prononcer son discours à l'occasion de votre réception à l'Académie de Béarn, chère Hélène, qu'un déclic s'est produit en moi. Le professeur Desplat rappelait que l'Académie de Béarn est un « *lieu d'asile et d'échange* ». Ces deux mots ont résonné en moi : échange, oui je connais puisque c'est mon métier. Mais asile ? À nouveau, j'ai laissé vagabonder mes souvenirs et j'ai tenté de retrouver des sensations, des émotions surgies au gré de rencontres passées.

Depuis plus de trente ans, Pau et le Béarn me sont devenus familiers, à moi dont la culture béarnaise se limitait à mon arrivée à quelques images d'Épinal : Henri IV et son panache blanc, la poule au pot, l'assassinat par Ravaillac, rue de la Ferronnerie et la sauce béarnaise ! J'ai presque honte mais c'est ainsi !

Plutôt que de vous dire, maladroitement, ce que j'aime chez vous, j'ai choisi de vous proposer une promenade à travers des textes récents pour la plupart, souvent écrits par des ; des entretiens avec des personnes rencontrées au gré de mon travail. Ces textes seront mes meilleurs ambassadeurs.

Je commencerai par quelques lignes du très beau livre plein de poésie de mon amie Sylvie Germain, elle aussi paloise de fraîche date.

Dans son dernier ouvrage, *Chanson des mal-aimants*, elle parle magnifiquement de la montagne béarnaise :

« Un jour, la nostalgie m'a prise. J'ai eu envie de retourner dans les collines, de revoir Adrienne. J'ai pris une semaine de vacances. Je suis arrivée par une belle journée d'octobre. Les couleurs sont douces en automne dans cette région, comme infusées de brume. De l'ocre, du pourpre sombre, du jaune pâle et du mauve crayeux dominent alors sur les versants de la montagne. Les forêts poudroyaient en sourdine sous un ciel laqué de lumière franche. Les troupeaux venaient de redescendre des pâturages où ils avaient estivé, et une rumeur monotone courait dans les collines -

sonnailles et bêlements parfois ponctués d'un aboiement ou d'un cri de berger. » *Et un peu plus loin :*
« Quand l'automne est venu, j'ai eu droit à des vacances. Cette fois, j'ai tourné le dos à la montagne pour me protéger de son attraction trop forte. Son corps énorme, austère et grandiose, avait toujours porté le mien et m'avait façonnée du dedans. Ma famille, mon origine, mon socle, c'était elle. Et les rochers, les torrents, les grottes, les forêts, les rapaces et les ramiers, les corvidés et les passereaux constituaient ma fratrie, même si je n'habitais qu'en contrebas, rôdant entre collines et vallées. Mais la montagne m'entourait, toujours elle se dressait à la limite de mon regard comme un ample geste de la terre pointant le ciel et soulevant tout avec elle dans son puissant sursaut, dans son si lourd et si patient désir des hauteurs, dans son amour du large. Le large cosmique oh les nuages, la lumière et le vent resplendissent de transparence et vibrent de silence, où les orages improvisent, d'une écriture déchirante, d'immenses poèmes ignés qui nous font pressentir ce que fit la naissance du monde, ce que sera sa fin. »
Je lirai aussi quelques lignes de Paule Constant, membre de votre Académie, autre amie très chère et très couronnée de lauriers littéraires qui connaît bien Pau et le Béarn pour y avoir vécu de longues années d'enfance. J'ai écrit sur elle mon premier papier en 1974 alors qu'elle n'avait encore rien publié.

Ce n'est pas dans son dernier roman, *Confidences pour confidences* qui lui a valu le prix Concourt en 1998, mais dans son très personnel et autobiographique *Propriété privée* publié en 1981 que j'ai trouvé ces phrases disant son amour pour la maison de ses grands-parents à Gan *:* « Pour mieux ressentir ce que la Propriété pouvait avoir de remarquable, c'est du village qu'il fallait partir, du centre, de la place de la mairie avec ses platanes, ou de l'église qu'encadraient de hautes maisons béarnaises. Ils quittaient la route principale qui captait toutes les façades et suivaient dans ses odeurs potagères le chemin de derrière. Entre les bouts de jardins et les morceaux de champs, à travers les hampes du maïs et des haricots où se mêlaient quelques pois de senteur, dans l'odeur sucrée d'une rose blanche déjà flétrie, elle apparaissait dans sa splendeur, face aux montagnes, retenant la rivière [...].
Cette montée vers la maison, face à la masse du bois dont on savait qu'elle surgirait, était une des émotions que Tijfany partageait le mieux avec sa grand-mère. Elles guettaient un bout de toit, une fenêtre. Il fallait patienter encore, après les pommiers, après la cressonnière. Tiffany apprenait que les clochettes violettes étaient des campanules, les pompons roses et mauves des scabieuses, les grappes vives et veloutées des pulmonaires. Sous les chênes centenaires, elle ramassait des pulmonaires. Demeure des scabieuses, Paradis des renoncules dorées, Chant d'arums. La maison surgissait au détour d'une allée, elle s'imposait, s'étalait, se gonflait et lorsque la petite fille et sa grand-mère lui faisaient face, elle s'abritait dans le coude d'une branche. » *Et puis, il y a le cardinal Eyt, certainement l'amoureux du Béarn et de la vallée d'Ossau le plus viscéralement attaché à sa terre qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je relis avec émotion le texte du discours qu'il prononça ici même le 28 avril 2001 à l'occasion de sa réception à votre Académie, quelques semaines seulement avant sa mort :* « Venir à Pau constituait pour moi, à mes dix ans, la récompense suprême. Contempler les montagnes répondait au premier mouvement du cœur mais, admirer le

château, ainsi que la noble demeure dans laquelle vous m'accueillez, détailler l'architecture de l'église Saint-Martin, ne me communiquait pas une émotion moins intense. Mon père m'a fait aimer la ville de Pau et si j'ai connu, depuis ces années d'initiation, quelques autres cités, Pau demeure à mon égard le symbole d'une mesure esthétique toute proche de la perfection. »

Pour Joseph Peyré, Pau est la « ville de l'enchantement » et je pourrais m'attribuer ses paroles presque mot pour mot tant je me retrouve dans le regard qu'il porte sur la ville dans son si délicat ouvrage, *De mon Béarn à la mer basque :*

«J'ai connu jour par jour, coudoyé et salué avec la cérémonieuse urbanité de la ville - urbanité qui a résisté même à la brutalité de ce temps – les figures qui en animaient les quartiers et les rues. Aujourd'hui, lorsque j'y séjourne, j'y reconnais mille visages d'inconnus, qui pourtant me sont familiers. Je les vois vieillir d'année en année et ils font de même avec moi. Famille élargie, sûre et reposante que celle qui se constitue ainsi au cours d'un âge, vous accueille à chaque retour, vous donne l'illusion de partager son toit. »

Alors faut-il redouter, comme Saint-John-Perse lorsqu'il s'appelait encore Alexis Léger et fréquentait le lycée Louis-Barthou, « *la douceur mortelle du Béarn* » ? Peut-être. Fuyons donc cette ville au charme féminin par trop émollient et rallions la frontière sauvage des Pyrénées qui, elle, ne risque pas de nous engourdir.

Trois grands noms viennent immanquablement à l'esprit lorsque l'on contemple la chaîne pyrénéenne : Ramond de Carbonnières, Henry Russell et Franz Schrader. Vous les connaissez tous infiniment mieux que moi et je ne retiendrai que quelques lignes les caractérisant. Pour avoir souffert dans le couloir de Tuquerouye et laissé quelques grammes sur les flancs du Mont-Perdu, il y a de cela plusieurs décennies, j'évoquerai d'abord Louis Ramond de Carbonnières que l'on considère comme le père du

pyrénéisme et dont l'œuvre littéraire a été reconnue comme *«admirable»* par Henri Beraldi, l'historiographe du pyrénéisme : *«L'idéal du pyrénéiste,* écrit Henri Beraldi dans *Cent ans aux Pyrénées, est de savoir à la fois ascensionnel écrire et sentir. »* Ramond de Carbonnières réunissait ces trois talents et son œuvre exprime son amour immense pour les paysages des Pyrénées.

Si j'en crois le docteur Georges Sabatier, fondateur de cette belle institution et auteur d'un ouvrage consacré au comte Henry Russell réédité en 1999 à l'occasion du 75' anniversaire de l'Académie de Béarn, « jamais les Pyrénées n'inspirèrent pareil amour ». *La vie de Russell «* n'est qu'un témoignage de cet amour. On dirait qu'il ne peut pas faire autre chose, que lorsqu'il s'en éloigne une attraction le ramène, que loin d'elle il demeure exilé et que sitôt en leur présence il s'électrise. »

Le docteur Sabatier analyse avec beaucoup de sagacité ce lien puissant qui unit ce gentleman britannique, né à Toulouse d'une mère gasconne et d'un père aristocrate irlandais, à la chaîne pyrénéenne et qui lui valut le surnom de « Roi des Pyrénées ».

« La montagne, image émue et puissante de l'Infini, le retient. Autant s'y satisfait son âme contemplative que son esprit de conquête, autant son goût pour la nature sauvage que son besoin d'exercice [...]. Sauvage et tendre, ce sont les caractères qu'il reconnaît à la montagne ; ce sont aussi les traits qui marquent les montagnards et donnent à leur figure une mélancolie résignée. Mais c'est aussi Russell. »

Franz Schrader, autre grand montagnard du XIX' siècle romantique, s'interroge également sur la beauté des montagnes : « D'où vient l'émotion qui nous saisit à la première vue lointaine d'une chaîne montagneuse ? », *écrit-il dans une conférence donnée en 1897 au Club Alpin Français de Paris. «* Quelle est-elle donc, cette beauté ? Le premier sentiment qui nous apparaît un peu clair, c'est que nous pénétrons avec ses savants-

poètes dans le laboratoire de la nature. Ces phénomènes admirés d'en bas depuis que le monde est monde, l'homme arrive dans la région redoutable et mystérieuse où ils se préparent et s'accomplissent : il se mêle à l'orage, plane dans la splendeur du couchant ou du levant, met sous ses pieds le nuage, contemple d'en haut la pluie et la foudre. » *Et plus loin, il écrit encore :*
« Nous voilà loin des mœurs rustiques et des monts verdoyants ; ce qui nous entoure est en-dehors de l'humanité. Ces teintés de bronze, d'or, de cuivre ou d'azur, ces crevasses bleues n'ont pas été faites pour des yeux vivants et conscients. »
Je pourrais continuer longtemps encore mais je prêche des convaincus.
Un instant encore, je rappellerai le souvenir de Pierre Eyt lorsqu'il écrivait en 1999 pour la *revue* Pyrénées :
« Les Pyrénées vivent d'abord chez elles et chez ceux qui y habitent toute l'année. Mais mille réseaux de curiosité, de culture, d'amitié et même de nostalgie aiguisant l'analyse, les Pyrénées vivent aussi partout oh leurs fils se rencontrent, réfléchissent et rêvent tout simplement. La présence spirituelle des Pyrénées n'a pas un seul jour fait défaut à ma pensée et à mon imagination. Le vaste monde et ses ouvertures, si tant est que je les ai pratiqués, ne peuvent épuiser la richesse de l'enclos des premières expériences. »
Hélène Sorbé, l'aquarelliste-pyrénéiste bien connue de vous tous, ne dit pas autre chose, mais en des termes différents, lorsqu'elle me confiait en 2001, toujours pour la revue Pyrénées dom *un numéro était consacré aux montagnardes :* « Cette barrière a pour moi une dimension esthétique, ornementale et décorative. Mais je n'avais pas conscience de cet attrait irrésistible tant que je vivais dans les Pyrénées. Il a fallu que je parte six ans à Paris pour faire mes études pour comprendre à quel point cet horizon m'était indispensable, à quel point il était le socle de mon identité profonde. Pour être pyrénéiste, disait Louis Le Bondidier, la première condition est de n'être point né pyrénéen. »

De la distance. Il fallait de la distance pour que les Pyrénées m'apparaissent dans toute leur resplendissante humanité et Pau dans sa grâce toute féminine.
Maintenant bien enracinée en terre béarnaise, il m'est plus facile de renouer le contact avec mes propres ancêtres.
Vous tous ici êtes fiers de vos patronymes séculaires, de vos maisons et de vos propriétés transmises de génération en génération, de vos traditions et de votre langue. Mon ancêtre à moi, le premier dont l'histoire familiale paternelle ait retenu le nom, s'appelait Louis de Brierre. Gouverneur de Pont-Audemer dans l'Eure, il mourut en 1352. Son écu de chevalier portait comme devise : « Par le cœur, ils brillèrent ».
Puissiez-vous, chers amis, m'aider à me montrer toujours digne de ce bel idéal. Je vous remercie de votre attention.